



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 21 – janvier 2013

*Lieux de ségrégation sociale et
urbaine : tensions linguistiques et
didactiques ?*

Numéro dirigé par Marie-Madeleine
Bertucci

SOMMAIRE

Marie-Madeleine Bertucci : *Présentation.*

I. Manifestations sociolinguistiques de la ségrégation sociale et urbaine

Médéric Gasquet-Cyrus : *Perspectives dynamiques sur la ségrégation sociolinguistique en milieu urbain : le cas de Marseille.*

Mylène Lebon-Eyquem : *Débordements et reterritorialisation sociolinguistiques en milieu créole réunionnais.*

Rosa Pugliese, Valeria Villa : *Contraintes et tensions sociolinguistiques en Italie, pays d'immigration.*

Souheila Hedid : *Lorsque les représentations sociolinguistiques redessinent la ville. La mise en mots de la mobilité socio-spatiale. Le cas de Constantine.*

Isabelle Boyer : *Habiter la cité : expériences de ségrégation ou d'ouverture à l'autre ?*

II. Impact scolaire de la ségrégation linguistique et inégalité des langues

Marie-Madeleine Bertucci : *La diversité linguistique et culturelle à l'école de la périphérie : de facteur de ségrégation à instrument de l'inégalité des chances ?*

Véronique Nante, Cyril Trimaille : *À l'école, il y a bilinguisme et bilinguisme.*

Cécile Goï, Emmanuelle Huver : *Accueil des élèves migrants à l'école française : postures, représentations, pratiques ségrégatives et/ou inclusives ?*

Cécile Sabatier, Danièle Moore et Diane Dagenais : *Espaces urbains, compétences littératiées multimodales en immersion française au Canada.*

Compte rendu

Véronique Miguel-Addisu : *Auger N., Béal C., Demougin F. (éds.), 2012, Interactions et interculturalité : variété des corpus et des approches, Peter Lang, collection Langues, sociétés, cultures et apprentissages, Transversales n°31, Berne, 398 pages. ISBN 978-3-0343-1062-8.*

LORSQUE LES REPRÉSENTATIONS SOCIOLINGUISTIQUES REDESSINENT LA VILLE. LA MISE EN MOTS DE LA MOBILITÉ SOCIO-SPATIALE. LE CAS DE CONSTANTINE.

Souheila Hedid

Université Constantine 1 et réseau mixte LaFEF

« Un espace fragmenté » : telle est la vision que les chercheurs en sociolinguistique urbaine donnent de la ville. Suite aux nombreuses études scientifiques faites dans plusieurs contextes urbains (Manessy, 1991 ; Calvet, 1994 ; Juillard, 1995 ; Mondada, 2000 ; Bulot 2004, 2007), l'image de la ville fracturée apparaît comme une évidence. Dans cette perspective la notion de « *territoire* » et celle de « *territorialisation* » – telles qu'elles sont définies en géographie sociale et en sociologie urbaine (Roncayolo, 1990 ; Grafmeyer, 1994) – deviennent des paramètres incontournables dans la description sociolinguistique de la ville. Plusieurs recherches sont menées dans cette perspective, où l'urbanité est clairement problématisée. L'objectif est d'appréhender plus scientifiquement la réalité sociolinguistique de la ville et de comprendre les pratiques langagières de ses locuteurs. Il ressort de ces investigations que la ville est « composée de territoires singularisés en discours par l'attribution réelle ou représentée de langues ou des variétés de langues à des espaces identitaires, identificatoires » (Bulot, 2004 : 112). C'est dans cette perspective précisément que langue et territoire deviennent deux entités inséparables.

Il s'agit, dans le présent travail, d'étudier la question de la territorialisation dans la ville algérienne, en prenant Constantine comme exemple. Notre réflexion s'articule autour du processus de la mobilité socio-spatiale que connaît cette métropole, et ce depuis la création d'une nouvelle ville « Ali Mendjli » depuis plus d'une décennie (par décret présidentiel N°2000/17 du 5 août 2000). Le plan de réaménagement de cet espace implique la suppression massive de tous les quartiers de bidonvilles et des cités défavorisées de l'ancienne ville, et le déplacement de leurs habitants vers des quartiers HLM de la nouvelle ville. Sur le plan sociolinguistique, ces zones d'habitat (les bidonvilles) sont de véritables générateurs de discours ségrégatifs (Hedid, 2008). Le fait est que les Constantinois considèrent que ces cités sont à haut risque, que leurs jeunes ont un parler *rustre* et *violent* (Hedid, 2010 : 134). Ces discours ont façonné des frontières épilinguistiques ségrégatives, des barrières qui ont mis ces quartiers et leurs habitants à l'écart de la communauté urbaine. Ces frontières sont le résultat des discours épilinguistiques que les locuteurs tiennent sur les espaces, et sur les locuteurs qui y habitent, elles « signalent des comportements dits différents, des modes de vie dits particuliers et au final une façon de parler dite tout à fait spécifique » (Bulot, 1999 : 46).

C'est autour des discours sur la migrance – que l'on peut concevoir comme le discours sur la mobilité subie ou choisie (Bulot, 2009 : 17) – que nous essayons d'aborder notre présente problématique. Nous essayons de relever les représentations sociolinguistiques des locuteurs qui ont été déplacés d'une cité « défavorisée » de l'ancienne ville vers un quartier HLM de la nouvelle ville (un quartier dont la construction date de 2008). Faut-il rappeler que le déplacement de ces familles s'inscrit dans un projet de promotion sociale que l'État algérien mène depuis quelques années ? L'objectif est de réaménager les grandes villes et de permettre aux familles défavorisées d'avoir des logements plus confortables. Il s'agit, en fait, d'une politique que les trois pays du Maghreb (Algérie, Maroc, Tunisie) adoptent actuellement, pour régler le problème du déplacement massif des populations défavorisées qui viennent s'installer dans des bidonvilles aux périphéries des villes.

Une des questions de base de ce travail sera de vérifier si le déplacement socio-spatial de ces communautés urbaines engendre un déplacement des frontières épilinguistiques qui les délimitent. Autrement dit, ces habitants vont-ils être le sujet des mêmes discours épilinguistiques ? Une fois déplacés vers le nouveau quartier, ces anciennes barrières vont-elles persister ?

Dans ce cas, nous nous poserons la question de savoir si un déplacement socio-spatial engendre systématiquement un déplacement des frontières épilinguistiques. Si oui, comment s'effectue la transposition de ces frontières vers un nouveau territoire ? Quelle part tiennent les langues dans la configuration/reconfiguration de ces frontières ?

Cette étude, par sa portée ethnographique, est susceptible de nous aider à mieux appréhender certains groupes urbains et nous mènera à la compréhension de leurs systèmes locaux. En effet, la cohabitation des locuteurs venant de zones différentes engendre souvent des problèmes d'ordre divers, la compréhension de leurs représentations rendra certainement leur proximité plausible et moins contraignante (Juillard, 1995 ; Milroy, 1980). Nous débutons notre travail par une présentation de la méthodologie adoptée et de son application sur le terrain de notre enquête. Les résultats obtenus, dans les deux quartiers, seront exposés avec des extraits de chaque corpus.

Méthodologie de l'enquête

L'interview de groupe

Pour mettre en valeur notre étude et le type de données qu'elle produit, nous nous proposons de réaliser une étude de terrain auprès de 10 familles déplacées récemment dans la nouvelle ville. La méthodologie adoptée ici consiste en une recherche qualitative de type ethnographique, basée sur des interviews de groupes (des familles). Cette technique appelée aussi *focus group* a été utilisée par un grand nombre de chercheurs et a fait objet d'une littérature abondante (Morgan et Spanish, 1984 ; Simard, 1989 ; Morrison, 1998 ; Baribeau, 2009) dans différentes disciplines. Les résultats obtenus ont montré clairement que l'outil est pertinent et efficace. Grâce au fait que son protocole est similaire à celui de l'analyse phénoménologique des groupes (Mucchielli, 2009 : 185), son approche méthodologique accorde plus de liberté aux informateurs et permet au chercheur d'effectuer des triangulations méthodologiques en employant plusieurs outils en même temps (observation, prise de notes, questionnaires, enregistrements).

En sciences humaines et sociales (Baribeau, 1992) et particulièrement en sociolinguistique (Labov, 1978), il semble effectivement qu'elle soit parfaitement compatible avec la recherche-action et avec la phénoménologie. De plus, elle est bénéfique quant à la description des représentations sociales des locuteurs et à la mise en place de leurs pensées. En étudiant la méthode, Mucchielli explique qu'elle vise « à l'investigation systématique des contenus de

conscience privilégiant les données expérientielles » (Mucchielli, 2009 : 185). Dans notre étude, ce sont principalement les représentations des informateurs qui vont être analysées et vont permettre l'explicitation des éléments sous-jacents à la construction des frontières épilinguistiques et au déplacement de ces dernières.

L'enquête : Les familles informatrices et leur contexte social

En utilisant les techniques de l'interview non directive centrée, nous organisons des entretiens collectifs autour du sujet : « *Votre quartier* ». L'objectif est de permettre aux participants réunis d'échanger leurs idées à propos des deux quartiers, l'ancien qu'ils ont quitté et le nouveau qu'ils occupent depuis quelques mois. Dans un premier temps, il fallait trouver un moyen de s'approcher des locuteurs, pour les mettre à l'aise afin de les amener à parler de leur quartier en toute décontraction. Nous avons alors expliqué que nous étions enseignante à l'université et que notre visite répondait aux besoins d'une recherche que nous effectuons sur la nouvelle ville.

Pour la fiabilité de notre démarche, nous effectuons nos entretiens avec des familles, pour que les informateurs puissent parler ouvertement et échanger librement leurs points de vue. Nous estimons, en effet, que dans ce type de rencontres, les interactions sont plus nombreuses et les locuteurs plus décontractés. Les informateurs en question vivent ensemble dans les bidonvilles depuis de longues années et ont été déplacés ensemble vers le nouveau quartier. Nous portons une attention particulière à la composition du groupe interrogé qui doit répondre, elle aussi, à certaines conditions. Dans une étude très détaillée de la technique, Baribeau et Germain avancent que « le groupe peut être vu comme une entité ; les personnes qui en font partie (chercheurs et partenaires) se connaissent et travaillent (au sens large du terme) ensemble. Pensons à un regroupement d'utilisateurs d'un service ou de bénéficiaires désirant solutionner un problème et enrichir leur compréhension mutuelle, souvent dans le but de provoquer un changement. Les échanges servent alors à co-construire leur représentation sociale » (Baribeau et Germain, 2010 : 44). L'homogénéité statutaire des participants aide à minimiser les différences. Ainsi, la définition de leurs représentations, et celle des frontières épilinguistiques qu'ils tracent pour délimiter leurs territoires devient plus réalisable.

Nous avons sélectionné, pour notre enquête, un quartier HLM de la nouvelle ville, occupé depuis deux ans. Ses habitants viennent d'une cité de bidonvilles située sur les hauteurs de la ville dans le quartier « Emir Abdelkader ».

Nous voulions interroger 40 familles mais 10 seulement ont accepté de nous répondre et de nous recevoir, et 3 familles ont accepté d'être enregistrées. Le refus, le doute et la peur parfois ont considérablement retardé l'enquête. Ces familles ont un niveau socioéconomique faible. D'après les réponses, chacune a un revenu mensuel qui la met à l'abri de la pauvreté, mais qui ne permet pas de satisfaire tous ses besoins. Les informateurs ont entre 25 et 65 ans, tous Constantinois, anciens habitants de la ville. Les femmes sont plus nombreuses que les hommes (au total 20 hommes et 53 femmes) et sont majoritairement femmes au foyer. Les témoignages ont été récoltés lors de rencontres avec les familles à l'intérieur de leurs appartements. Ces interviews ont rassemblé, en plus des parents, les enfants, des voisins et parfois mêmes des amis qui ont vécu le même déplacement.

Les entretiens réalisés visaient la perception qu'avaient ces locuteurs des deux quartiers. Nous étions présente tout au long de l'enquête, nous avons amorcé la discussion en demandant aux interviewés de nous parler de leur ancienne cité et de leur nouveau quartier, ainsi que des impressions qu'ils avaient sur leur déplacement. Leur prédisposition à répondre était très différente : les hommes étaient plus au moins réservés et ne parlaient que difficilement, les femmes en revanche ont largement contribué à l'enquête et ont parfois monopolisé la parole. La prise de notes, l'observation et l'enregistrement étaient les trois techniques d'investigation employées pour avoir un corpus complet. Cette triangulation

méthodologique nous a permis de bien cerner tous les éléments linguistiques et contextuels. Nous avons pris part à leurs conversations afin de les orienter et d'éviter d'éventuelles déviations thématiques. Ainsi, notre présence nous a permis d'être plus proche des informateurs et de mieux comprendre leurs récits.

Le corpus réalisé est très long (5 heures d'enregistrement). Pour l'analyse que nous effectuons, nous n'avons retenu que les éléments relevés chez les trois familles qui ont accepté d'être enregistrées. Lors des enregistrements, des déviations thématiques ont, à maintes reprises, été commises par les informateurs, d'autres sujets ont été abordés qui n'avaient pas de rapport avec notre problématique. Grâce à notre présence et à nos interventions discrètes et implicites pour réorienter les informateurs, le sujet d'étude était bien abordé (plus de 3 heures sur la durée totale). Nous avons donc procédé à un travail de sélection, pour écarter tous les éléments qui ne se rapportaient pas à notre étude. Pour l'analyse, nous proposerons des extraits de ce corpus, afin d'illustrer notre problématique et d'argumenter le modèle d'analyse adopté ici.

Lecture des résultats

D'un quartier à un autre : la trajectoire urbaine des familles

Pour un meilleur cadrage de notre problématique, nous utiliserons un modèle d'analyse élaboré spécialement pour cette étude. Il s'agira d'organiser les données relevées en fonction des espaces évoqués par les informateurs. Ainsi, le premier espace est l'ancienne cité, le second est le nouveau quartier. Nous présenterons des extraits des discours relatifs à ces territoires, et nous les analyserons en fonction des représentations qu'ils produisent chez les informateurs, l'objectif étant de relever les frontières épilinguistiques que ces locuteurs tracent pour limiter et démarquer leurs quartiers.

L'ancienne cité : les bidonvilles de l'Emir Abdelkader

Les discours produits ici sont majoritairement ségrégatifs, et portent une vision nettement discriminatoire sur cet espace. Pour illustrer cela, nous présentons les extraits suivants :

Loc. 1 : les bidonvilles étaient sales, dangereux... durant la période noire, cette cité était le foyer des terroristes qui venaient se cacher chez nous. J'étais loin de la vie ordinaire. (Corpus. Les familles parlent de l'ancien quartier)

Loc. 2 : j'ai eu tous mes enfants là-bas, mais j'ai toujours détesté les bidonvilles. Je vivais comme une marginalisée. Tout le monde avait peur de nous. Les bidonvilles étaient une ville à part entière. (Corpus. Les familles parlent de l'ancien quartier)

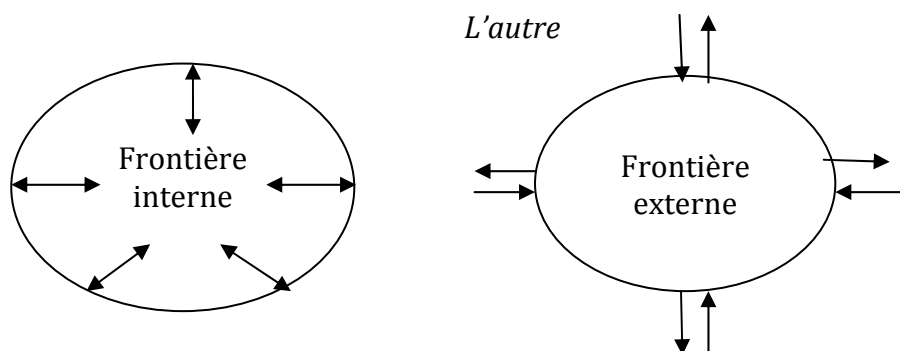
Loc. 3 : les autres nous considéraient comme des criminels, à chaque fois qu'il y a un problème nos enfants sont pointés du doigt. Je ne me voyais pas comme les autres Constantinois. (Corpus. Les familles parlent de l'ancien quartier)

Loc. 4 : c'est vrai que nos enfants avaient un parler rustre, ils prononçaient les grossièretés, et ils ne réussissaient pas bien à l'école, mais tout cela était à cause des conditions de vie, les bidonvilles ont énormément empoisonné leur éducation. (Corpus. Les familles parlent de l'ancien quartier)

Loc. 5 : c'était un monde à part, très différent des quartiers propres. Les voisins se connaissaient entre eux, ils avaient des relations très solides. Si jamais un étranger entre

dans la cité, il est rapidement intercepté. (Corpus. Les familles parlent de l'ancien quartier)

La lecture de ces éléments révèle un malaise et un mécontentement social très apparent. Les informateurs parlent de mauvaises conditions de vie, et d'une marginalisation de la part des autres habitants de la ville. Ici, le modèle proposé définit deux types de frontières : l'une venant de l'intérieur et l'autre de l'extérieur. Nous schématisons notre propos ainsi :



La frontière interne : elle est définie par les habitants de la cité eux-mêmes. Elle est interne car elle vient de l'intérieur du territoire, du centre de la cité et trace des bornes infranchissables. Les habitants jugent leur cité comme un univers fermé, bloqué par des limites et des barrières. Ils insistent sur le fait qu'ils ne ressemblaient pas aux *autres* Constantinois (les citadins, les mieux logés, les autorités...). Cette image semble renforcer les barrières que les habitants des bidonvilles tracent autour d'eux, et consolider, d'autre part, leurs relations intérieures et leurs réseaux sociaux (Milroy, 1980). Dans ces réseaux, leurs relations intérieures se voient plus fermes et plus denses, beaucoup nous expliquent que les voisins sont plus importants que les membres de la famille, car ils sont proches. Ils se comprennent entre eux car ils vivent dans les mêmes conditions. L'intérieur de la cité est ordonné par cette densité des relations sociales et par le partage de certaines pratiques, notamment linguistiques. Les témoignages montrent que les habitants décrivent leur parler comme « un parler rustre » (Loc. 4) loin du parler urbain constantinois. Beaucoup d'entre eux disent que ce parler résulte « des conditions de vie difficiles, il exprime notre malaise ». De plus tous les informateurs affirmaient qu'il était employé par toutes les tranches d'âge et par les deux sexes : « là bas, les femmes parlaient comme leurs maris, elles n'avaient pas la délicatesse des Constantinoises ». Le Loc. 4 nous explique aussi que les jeunes recouraient souvent aux grossièretés et à la violence verbale. Ces pratiques langagières sont renvoyées directement aux conditions de vie, la pauvreté et la situation précaire dans lesquelles vivaient ces locuteurs.

La frontière externe : Lorsque les jugements sont attribués à *l'autre*, la frontière sort de la cité, et elle la délimite de l'extérieur. Dans ce cas, les informateurs parlent des représentations que les autres habitants de la ville véhiculent *probablement* sur leur cité. Les discours retenus ne sont pas toujours fiables, et leur crédibilité n'est pas approuvée par les informateurs eux-mêmes. Lorsque ces derniers parlent de *l'extérieur*, ils évoquent des quartiers « propres et construits par l'État », des zones d'habitat « dignes des êtres humains ». L'extérieur est perçu comme plus avantageux que l'intérieur, il est même sujet d'une valorisation épilinguistique, car dans leurs jugements sur les langues et les variétés que l'extérieur abrite, ces informateurs produisent des discours positifs.

Cette frontière externe se renforce par la présence permanente de *l'autre*, celui qui n'habite pas les bidonvilles, celui qui vient de l'extérieur, qui porte indéniablement un regard méprisant envers cette cité et ses riverains. Dans les discours de ces familles, cet « *autre* » est souvent un Constantinois, bien habillé, cultivé, habitant un des quartiers huppés de la ville, et ne tolérant pas l'existence de ces constructions illicites dans sa ville. La frontière externe, bien ancrée dans l'imaginaire des locuteurs, s'alimente de la première frontière du fait qu'elle tire le principal de sa composition des représentations des habitants eux-mêmes et non pas de celles des autres.

Le nouveau quartier : Les HLM de la Nouvelle ville « Ali Mendjli »

Le déplacement n'était pas évident. L'opération a rencontré le refus de beaucoup d'habitants qui ont jugé inconfortables et trop petits les appartements du nouveau quartier et qui ont préféré rester dans les bidonvilles. Ce refus a provoqué plusieurs accrochages avec les autorités qui ont fini par les obliger à partir et ont démolé toutes ces habitations.

Néanmoins, les HLM de la nouvelle ville semblent véhiculer un discours plutôt positif. Les informateurs nous parlent d'une « *vraie vie* », d'« *être normal, comme les autres* ». Les données relevées montrent qu'après l'installation, le déplacement a été perçu comme une valorisation. Le sentiment de déracinement a été rapidement dépassé et remplacé par le besoin d'intégration. Lorsqu'ils évoquent le nouveau territoire, les informateurs disent :

Loc. 6 : je suis comme les autres, ma maison est propre et belle. Mes enfants vont à l'école, et personne ne me regarde d'en haut, je suis comme eux maintenant. (Corpus. Les familles parlent du nouveau quartier)

Loc. 7 (mère de famille) : les autres persistent dans leur racisme, ils disent que notre quartier est un quartier dangereux. [S'adressant à l'enquêtrice] vous n'êtes pas d'ici, est-ce que les jeunes vous ont agressée ? Ils appellent notre quartier Kaboul, comme si nous étions des terroristes dangereux. Ils nous appellent « les femmes des bidonvilles » et disent que nous blasphémons et que nous sommes extrêmement vulgaires. Ils nous considèrent comme la source de tous les problèmes de la nouvelle ville. (Corpus. Les familles parlent du nouveau quartier)

Loc. 8 : maintenant, je vais mieux, tout a changé. J'ai une maison, et je suis comme les autres. C'est le même niveau pour nous tous. Le regard et les propos des autres ne m'intéressent pas, je sais qu'ils nous sous-estiment et qu'ils préfèrent nous voir ailleurs pas ici. (Extrait de l'enregistrement)

Loc. 9 : les choses se sont améliorées, les enfants fréquentent des écoles et leurs résultats sont bons, leur façon de parler a changé, maintenant, ils essaient de parler comme les citoyens. Beaucoup se sont inscrits dans des centres de langues pour apprendre le français. Ils veulent ressembler aux enfants des grandes familles. Malgré tout cela, les autorités nous regardent comme des criminels. (Extrait de l'enregistrement)

Loc. 10 (une des voisines, une enseignante de langue arabe au primaire) : je garde toujours mes relations avec mes voisins. On n'occupe pas le même bâtiment, mais je vais souvent chez eux. Nos relations n'ont pas changé. Car je comprends la stratégie de notre gouvernement pour en finir avec le terrorisme, ils ont suivi la politique « divisez vous régnez » ils nous ont dispersés, pensant que les terroristes habitent nos cités pauvres. Mais nos relations sont très solides. Ce quartier est mieux que l'autre, je me sens normale, mais les gens continuent à nous considérer comme des criminels, ils

disent que nous avons apporté avec nous la saleté et la violence. Ils racontent que nous, les femmes, nous exerçons la sorcellerie et la prostitution. Pour eux nous sommes toujours des marginaux des bidonvilles. (Extrait de l'enregistrement)

Là encore on constate la présence d'un rapport solide avec le territoire. Les éléments relevés attestent du besoin de ces familles d'intégrer leur nouveau quartier. Dans leurs témoignages, ces locuteurs évoquent quelques axes qui permettent de penser que la frontière interne n'existe plus. La discrimination et la dévalorisation de soi-même par rapport à l'autre n'est plus présente. L'image que les informateurs ont de leur quartier et de leur mode de vie a visiblement été modifiée suite à leur déplacement. La mobilité socio-spatiale n'est plus perçue comme une éradication d'une population mais elle est plutôt vécue comme une transposition positive.

La frontière externe : Dans les entretiens réalisés, la détection de la frontière externe se perçoit à travers la présence de *l'autre*. Les informateurs affirment que les autres habitants de la nouvelle ville, ceux qui habitent l'ancienne ville, et même les autorités de la wilaya portent une image extrêmement négative et produisent souvent des discours ségrégatifs mettant ces nouveaux riverains en marge de la société urbaine (Loc.7). Effectivement, lors de notre visite du quartier administratif, à la recherche de quelques renseignements sur l'opération du déplacement de ces populations, nous avons été témoins des commentaires ségrégatifs de la part d'un employé de cette administration et de quelques citoyens présents, traitant ces quartiers et leurs locuteurs comme : « des zones rouges, à haut risque, dont les habitants sont agressifs, et n'acceptant pas les étrangers ». Dans nos rencontres avec ces familles, nous remarquons que ces informateurs sont, en réalité, encerclés par des représentations et des stéréotypes que les *autres* produisent. Les images qu'ils dessinent mettent des frontières difficilement franchissables pour les habitants transférés. Les pratiques langagières constituent ici un élément de base. La violence verbale est considérée comme un paramètre incontournable dans la constitution de ces représentations. L'exclusion et l'inclusion sont fonction des comportements langagiers des locuteurs. Dans les interviews réalisées, les informateurs nous disent qu'ils sont toujours pris pour des locuteurs agressifs, que les *autres* considèrent les pratiques langagières de leurs femmes et de leurs enfants comme source d'impolitesse, et comme une violation des normes du parler urbain (ce dernier est considéré par nos informateurs comme normatif).

L'éclatement de la frontière interne : Dépasser la ségrégation et s'ouvrir sur l'extérieur est un besoin apparent dans les témoignages des informateurs. Paradoxalement, les moyens utilisés pour effectuer ce transfert sont généralement d'ordre linguistique. L'apprentissage des langues étrangères, et notamment le français, semble permettre à cette population de dépasser la discrimination et de s'inscrire dans le nouveau territoire comme des locuteurs légitimes. Il s'agit précisément de ressembler aux *enfants des grandes familles* pour sortir de l'enfermement. Faire face à *l'autre*, c'est acquérir les mêmes compétences linguistiques et les mêmes comportements langagiers que lui. Le français, ici, est perçu comme un marqueur social, un code linguistique de prestige et d'appartenance à la communauté urbaine. L'accès à cette langue est susceptible d'aider ces locuteurs à s'identifier à *l'autre*, à le défier, en employant la même langue que lui. Dans ce cas, l'auto-discrimination relevée dans les premiers discours épilinguistiques ne peut construire une frontière, car elle est un facteur qui motive les locuteurs à intégrer la nouvelle dimension socio-spatiale et sociolinguistique de leur nouvel espace.

Discussion des résultats obtenus

Grâce aux entretiens de groupes réalisés, nous avons pu remarquer que l'ancien quartier est encerclé, non seulement par une frontière épilinguistique interne (une auto-discrimination), mais aussi par une frontière épilinguistique externe (la discrimination par l'*autre*). Suite à la mobilité de cette population, la frontière interne a éclaté pour laisser place à un sentiment d'intégration au nouveau territoire. Nous sommes en face d'une mobilité socio-spatiale qui a engendré une transposition de frontières. Cependant, les deux frontières ne sont pas touchées par cette transposition, seule la frontière externe a été déplacée. Le regard de l'*autre* et ses impressions ont pu résister à cette mobilité, la dévalorisation de soi et l'image négative ont été effacées.

Un des traits particuliers qui ressort de l'analyse de nos interviews est le besoin d'intégration au nouveau territoire. Selon Coulon, l'intégration « ne commence en effet pas uniquement à l'arrivée sur le sol étranger, mais bien en amont, avec les facteurs socio-historiques qui contribuent à la formation d'un projet de départ » (Coulon, 1997 : 28). Le besoin de s'approprier le nouveau quartier et d'intégrer la nouvelle communauté urbaine des HLM a été déjà construit avant l'arrivée de ces locuteurs à la nouvelle ville. L'illégitimité de l'habitat antérieur et la nécessité de le détruire sont les principaux facteurs qui ont donné naissance à ce sentiment. Les discours épilinguistiques qui alimentent la frontière externe trouvent leurs origines dans la nature du déplacement : un projet national qui vise à réaménager le territoire urbain en supprimant toutes les constructions illicites qui défigurent l'espace de la ville. Ce sont ces facteurs et d'autres d'ordre socio-économiques, qui ont contribué à cette mobilité. L'ancien territoire n'était pas légitime, les locuteurs occupaient un espace qui n'étaient pas le leur, ce sont là des éléments qui ont participé à la formation de ce projet, et qui ont attribué au nouveau territoire l'aspect d'une bouée de sauvetage. L'extérieur est resté avantageux, même après le déplacement. Dans leurs discours, les habitants se voyaient contraints de partir puisqu'ils défiguraient la ville. Cette représentation les a accompagnés jusqu'au nouveau territoire, où ils se voient, dans les regards de l'*autre*, encore étrangers, et défigurant l'espace qui les entoure : pour eux, cet *autre* est toujours un évaluateur mécontent qui les sous-estime.

Dans les extraits présentés, comme dans tout le corpus, le besoin d'intégration est manifeste. L'éclatement de la frontière interne en est la principale preuve. Dans une étude sur la mobilité sociale et ses répercussions sur les individus, Grafmeyer affirme que :

On concevra très bien au contraire que l'installation dans un quartier plus valorisé puisse accompagner l'accès du ménage à une position sociale devenue elle-même plus favorable. Signe de cette réussite sociale, la nouvelle localisation peut d'ailleurs contribuer à la conforter, en donnant aux arrivants la possibilité de s'insérer dans tout jeu de relations locales, d'images publiques et de pratiques valorisantes. En tant qu'élément du statut, le lieu habité intervient ainsi à des degrés divers dans la qualification sociale de ceux qui l'habitent, loin d'être un pur et simple reflet de cette qualification. (Grafmeyer, 1994 : 70)

Autrement dit, le déplacement vers un lieu d'habitat mieux aménagé accordera aux individus une position sociale plus confortable, et aidera à diminuer leurs représentations négatives. Le nouveau quartier HLM de la nouvelle ville répond à cette condition : un lieu propre, bien aménagé, avec de bonnes conditions de vie. La ségrégation ne vient plus de l'intérieur, car il est désormais normatif et partagé, et non pas différenciateur et singulier (Bulot 2004).

En guise de conclusion

Dans le monde entier, les débats sont très vifs sur ce que l'on appelle « *les mal logés* » des grandes métropoles (Conord, 2008). L'étude de leurs discours révèle leur malaise et leur mécontentement.

Le modèle interprétatif élaboré dans cette étude place la problématique entre les frontières internes et les frontières externes. Cette schématisation trouve ses origines dans les représentations des informateurs et dans les discours épilinguistiques qu'ils ont produits lors de nos interviews. Nous pensons en fait que la ségrégation ne vient pas toujours de l'autre, elle trouve ses origines chez le sujet lui-même. Les deux frontières s'alimentent mutuellement. C'est l'image qu'il se fait de son quartier et de son mode de vie qui est en grande partie génératrice de l'image ségrégrative qu'il pense que les autres ont à son égard. Le territoire urbain devient, dans cette perspective un élément vulnérable face à toute catastrophe d'ordre social (le déplacement d'une communauté). La cité des bidonvilles n'offre qu'une perception discriminatoire, « les bidonvilles étaient sales, dangereux... durant la période noire, cette cité était le foyer des terroristes qui venaient se cacher chez nous. J'étais loin de la vie ordinaire » (Loc.1). De plus, sa construction est illicite, le niveau socio-économique de ses riverains est trop bas, avec un taux de criminalité assez important. L'extérieur par contre est légitime, « c'est une nouvelle vie, j'ai une maison et l'entourage est plus ou moins propre » (Loc. 10). Ainsi, les HLM sont des quartiers bien construits, propres et mieux aménagés ; ils forment un espace qui mérite bien un code linguistique de prestige. Le français semble être cette langue du territoire, celle qui peut garantir l'intégration du nouveau quartier.

Loin d'être une théorie, l'idée est que les deux frontières se complètent, comme nous l'avons vu, l'interne alimente l'externe, la mobilité socio-spatiale est perçue comme résultant d'une dichotomie « ségrégation/ déségrégation ».

La migrance (Bulot, 2009 : 17) telle qu'elle est étudiée ici, montre l'existence d'une tension entre les différents systèmes locaux de Constantine. La portée générale de ce présent travail se veut au service d'une nouvelle politique qui répondra aux besoins de la communauté urbaine : celle-ci consiste à lutter contre les inégalités sociales, et à s'opposer aux conflictualités, en adoptant une organisation des nouvelles métropoles, en instaurant une idéologie de durabilité et de cohabitation entre les différentes variétés linguistiques.

Bibliographie

- BARIBEAU C., 1992, « La recherche-action : de Kurt Lewin aux pratiques contemporaines », dans *Recherches qualitatives*, n° 7, Association pour la recherche qualitative, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue.html>
- BARIBEAU C., 2009, « Analyse des données des entretiens de groupe », dans *L'analyse qualitative des données, Recherches Qualitatives*, Vol. 28 (1), Association pour la recherche qualitative, pp. 133-148, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue.html>
- BARIBEAU C., GERMAIN. M., 2010, « L'entretien de groupe : considérations théoriques et méthodologiques » dans *Entretiens de groupe : Concepts, Usages et Ancrages, Recherches qualitatives*, Vol. 29 (1), Association pour la recherche qualitative. pp. 28-49, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue.html>
- BOYER H., 2003, *De l'autre côté du discours, Recherche sur les représentations communautaires*, L'Harmattan, Paris.
- BULOT T., 1999, *Langue urbaine et identité, langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*, L'Harmattan, Paris.

- BULOT T., 2004, « Les frontières et les territoires intra-urbains : évaluation des pratiques et discours épilinguistiques », dans *le città plurilingui. Lingue a confronto in situazioni urbane/Multilingual cities. Perspectives and insights on language and cultures in urban areas*, Forum Editrice Universitaria Udinese srl, Udine, pp. 111-125.
- BULOT T., 2007, « Espace urbain et mise en mot de la diversité linguistique », dans Bulot T., Bierbach C. (dirs.), *Les codes de la ville, culture, langues et formes d'expression urbaines*, pp. 15-33.
- BULOT T., 2009, « La territorialisation sociolinguistique de la migration. Proposition pour modéliser la discrimination des espaces en contexte plurilingue », dans *Formes et normes sociolinguistiques. Ségrégation et discrimination urbaines*, L'Harmattan. pp. 15-28.
- CALVET L.J., 1994, *les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Payot.
- CONORD S., 2008, « Anthropologie visuelle des mal logés de la place de la Réunion (Paris 20^{ème} arrondissement) », revue *m@gm@*, Vol. 6, n° 2, http://www.analisiqualitativa.com/magma/0602/article_02.htm
- COULON A., 1997, *L'Ecole de Chicago*, Paris, PUF.
- HEDID S., 2010, « Le corpus urbain : un puzzle à reconstruire », dans *Corpus entre donnée sociale et objet d'étude*, Actes du colloque : « Corpus entre donnée sociale et objet d'étude », Université d'Alger, Algérie, pp. 127-137.
- GRAFMEYER Y., 1994, *La sociologie urbaine*, Nathan, paris.
- JUILLARD C., 1995, *Sociolinguistique urbaine, La vie des langues à Ziguinchor (Sénégal)*, Éditions du CNRS, Paris
- LABOV W., 1978, *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*. Coll. Le sens commun, Éditions De Minuit, Paris.
- MANESSY G. 1991, « Mode de structuration des parlers urbains », dans *Des langues et des villes*, Actes du colloque International, Dakar, Décembre 1990, Paris, Didier Erudition, pp. 7-27.
- MILROY L., 1980, *Language and social networks*, Londres, Blackwell.
- MONDADA L., 2000, *Décrire la ville. Construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos.
- MORGAN D.L., SPANISH M.T., 1984, *Focus groups: a new tool for qualitative research. Qualitative sociology*, n° 7, pp. 253-270.
- MORRISON D.E., 1998, *The search for a method: focus groups and the development of mass communication research*, Luton : University of Luton Press.
- MUCCHIELLI A. (dir.), 2009, *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. 3^e édition, Armand Colin.
- RONCAYOLO M., 1990, *La ville et ses territoires*, Paris, Gallimard.
- SIMARD G., 1989, *La méthode du focus group*, Québec, Mondia.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Légrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mickaël Abecassis, Laura Abou Haidar, Salih Akin, Sophie Babault, Margaret Bento, Philippe Blanchet, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Daniel Coste, Régine Delamotte, Jean-Michel Eloy, Monica Heller, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Marinette Matthey, Véronique Miguel Addisu, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Claudine Moïse, Isabelle Pierozak, Didier de Robillard, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>

ISSN : 1769-7425